

Alice Poznanska Parizeau (1927-1990)

Criminologue et écrivaine

(1962)

# LES SOLITUDES HUMAINES

Nouvelles

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: [Jean-marie\\_tremblay@uqac.ca](mailto:Jean-marie_tremblay@uqac.ca)

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Alice Poznanska Parizeau (1927-1990)

## LES SOLITUDES HUMAINES. Nouvelles.

in **Écrits du Canada français**, no XII, 1962, pp. 277-305. Montréal : Les Écrits du Canada français.

M Jacques Parizeau, économiste et ancien premier ministre du Québec, époux de l'auteure, nous a accordé le 19 septembre 2006 son autorisation de diffuser électroniquement toutes les œuvres (en criminologie et en littérature) de sa défunte épouse.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

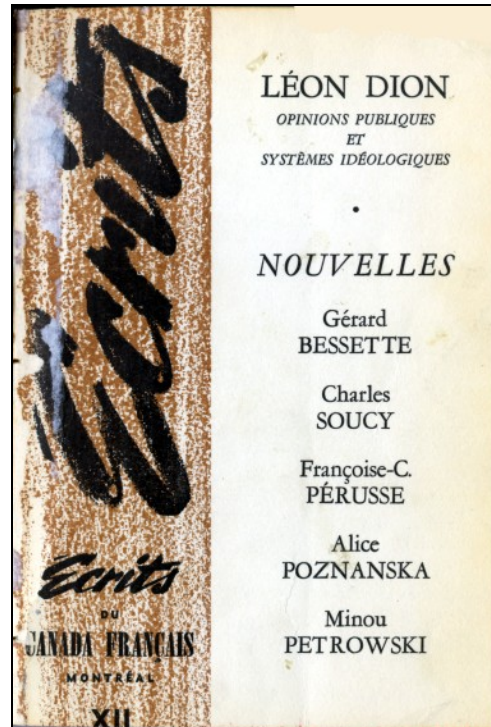
Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 18 janvier 2007 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Alice Poznanska Parizeau (1927-1990)

LES SOLITUDES HUMAINES.  
Nouvelles.



in **Écrits du Canada français**, no XII, 1962, pp. 277-305. Montréal: Les Écrits du Canada français.

## Table des matières

[L'auteure](#)

[Trop tard](#)

[Les incompris](#)

[Nez rouge](#)

[L'organiste](#)

Alice POZNANSKA-PARIZEAU

LES SOLITUDES HUMAINES. *Nouvelles*. in *Écrits du Canada français*, no XII, 1962, pp. 277-305. Montréal : Les Écrits du Canada français.

ALICE POZNANSKA-PARIZEAU a terminé ses études à Paris (Faculté de Droit, École des Sciences politiques, École des Langues Orientales). Écrit des articles, des reportages et des nouvelles pour plusieurs revues et journaux canadiens, ainsi que des textes pour la télévision. Un livre en préparation.

## Trop tard

[Retour à la table des matières](#)

Personne ne voulait de Marie ; obèse, édentée et affligée déjà de deux marmots. Shang en a bien voulu. Ce fut la noce, bien triste en réalité, mais noce quand même. Puis une chambre sordide louée à la semaine et neuf mois Plus tard, Mayling. La nouvelle venue. Légitime celle-là.

Depuis sa plus tendre enfance, Mayling avait reçu des taloches, des coups parfois, et toujours du pain sec. Blanc, mais sec. Papa ne venait pas souvent à la maison ; c'était un délicat et il n'aimait pas le bruit. Maman, par contre, était toujours fatiguée, toujours couchée, toujours souffrante. À six ans, Mayling se chargeait de la lessive, et à dix ans elle se retrouva seule. Maman était partie et papa n'était pas encore rentré. Des hommes arrivèrent et l'amènèrent dans une maison vieillot-te et très propre. Il y avait des sœurs et des enfants. Les sœurs étaient bonnes et racontaient de belles histoires que Mayling malheureusement ne comprenait pas très bien et les enfants lui couraient après pour mieux lui dire qu'elle n'était pas comme tout le monde.

Un jour, ayant volé cinq sous, Mayling décida d'acheter des bonbons et de se promener un peu loin des méchantes filles qui tiraient ses cheveux trop noirs. L'épicier du coin signala ce méfait à la Supérieure. On lui posa des questions. Que dire, que faire ? La vérité lui sembla trop simple et elle murmura entre deux sanglots qu'elle voulait retourner chez sa mère. Après tout, avec la grosse femme qui l'avait mise au monde, on n'était pas obligée d'aller à l'école et on pouvait rester au lit toute la journée. Du coup elle oubliait même les lessives.

Mais les choses se gâtèrent quand Mayling se retrouva en face de madame mère. Tant que la religieuse était là, l'obèse, les larmes aux yeux, main sur le cœur, parlait de la pauvreté, de l'abandon et des allocations familiales, mais une fois la religieuse partie, le ton changea. Des coups, des cris ; Mayling eut juste le temps d'ouvrir la porte.

Il était dix heures du soir et la nuit s'annonçait froide. Dans la rue, il y avait toujours des gens charitables et surtout dans ce quartier là il y en avait beaucoup.

Marcel avait vingt ans et vivait en meublé. À la lumière du réverbère Mayling paraissait plus âgée. Il l'amena. Le garçon sentait mauvais et ne parlait pas beaucoup. La chambre était sale et Mayling se sentit tout de suite en confiance. Ça ressemblait à l'endroit où elle avait vécu avec ses parents. Bref la vie continua. Marcel lui donnait parfois quelques dollars, parfois il oubliait. Comme elle passait, de toute façon, son temps au lit, elle n'avait pas besoin d'argent. Il rentrait tard. On allait manger quelque chose dans le petit restaurant, toujours le même, et on revenait à la maison.

Un jour tout commença à danser ; les murs, les meubles et même Marcel. Mayling, fragile, tendue et vacillante, marchait sur le pont d'un bateau. La petite fille se réveilla en elle. Des poupées, voilà ce qu'elle demandait, mais il était trop tard. Rentrée par hasard dans le monde des adultes, Mayling ne pouvait plus fuir, mais son grand ami de vingt ans n'hésita pas. Ça devenait trop grave à la fin. La plaisanterie avait assez duré. C'était bien drôle de faire comme les copains plus âgés, mais se retrouver avec une fille de quinze ans sur les bras, qui attend un bébé, c'est une toute autre affaire.

La logeuse appela la police.

Mayling découvrit le monde des hommes en uniforme, des femmes aimables et lointaines, comme si elles venaient d'Une autre planète, et la chaîne interminable des questions. - « Où habite ta mère ? Qui est le père de ton enfant ? Où habite ton père ? » - Cette fois Mayling était prudente. Retourner chez sa mère, pas question, son père encore moins, et en ce qui concernait Marcel... Elle avait peur d'avouer son nom et d'ailleurs elle ne savait rien de précis à son sujet. Vraiment elle n'avait pas la moindre idée de quoi il vivait. On l'envoya enfin dans une petite maison, moderne et coquette, où une jeune femme l'accueillit avec un bon sourire.

Mayling travaillait. Il fallait laver, nettoyer, s'occuper d'une petite fille et supporter les journées longues et grises. La dame lui parlait de l'amour, du Bon Dieu, de l'avenir... Mayling l'écoutait patiemment, tranquillement, et s'ennuyait à mourir. Parfois, le soir, on l'autorisait à regarder la télévision ; elle riait quand les images passaient devant ses yeux. Puis un dimanche Mayling eut mal, très mal.

L'hôpital, les lits blancs et une dame aimable qui lui expliqua que l'enfant, son enfant à elle, avait droit à la sécurité, à une famille et à un foyer. Mayling ne comprenait pas grand chose à tout ça, mais se souvenait fort bien qu'un enfant ça pleure, ça crie et c'est fatigant pour tout le monde. Des papiers à signer ; pourquoi pas ! Une signature, deux signatures et Mayling mince et légère put reprendre un autre travail.

Désormais, on lui donnait plus d'argent et elle s'achetait beaucoup de chips, de Coca-cola, et puis finalement une robe. Vêtue de cette robe neuve, le samedi soir, dans la rue, elle rencontra un garçon gentil, très gentil, qui l'amena. Il s'appelait Joseph et avait une étrange maladie. Tout à coup il se mettait à trembler, tombait n'importe où, se roulaient par terre et ses lèvres se couvraient de mousse blanchâtre. Mayling avait peur parfois, mais comme elle ne savait pas très bien où aller, cachée dans un coin, elle attendait, semblable à une petite souris, que la crise passe.

L'enfant de Joseph, un gros garçon, naquit sans histoire. Plus de dames, plus de sourires... Mayling suivit les conseils d'une amie, rencontrée par hasard. Elle déclara avoir vingt et un ans, inventa le nom du mari, donna une fausse adresse et s'empressa de disparaître de l'hôpital le surlendemain. Seulement quelque chose n'allait plus. Mayling criait, fuyait à travers la ville, se débattait dans des cauchemars sans fin et une nuit on la ramassa dans l'escalier d'une maison, blessée et incapable de comprendre les mots, les gestes et même l'expression, habituelle pourtant, de la rue grise. Soignée à dix-sept ans, pour des graves troubles nerveux, Mayling tremblait de la tête aux pieds sous l'effet des électro-chocs. Un mois, deux mois, cinq mois... Finie... Mademoiselle Shang était munie désormais d'un bien immense ; l'oubli. Elle ne se souvenait plus de rien, mais continuait à s'ennuyer. C'était d'ailleurs tout ce qu'elle était capable de ressentir : l'ennui... Un vide était en elle, un vide complet, absolu, qu'on ne pouvait combler sans comprendre son origine. Et qui aurait pu comprendre une chose aussi simple et aussi compliquée à la fois, que l'âme d'une Mayling Shang.

Une fois pourtant quelqu'un y consacra beaucoup de son temps. Elle s'appelait Monique Hébrart, voulait faire du bien, venait d'une bonne famille bourgeoise, croyait en Dieu et s'occupait de jeunes filles perdues. Monique Hébrart rencontra à vingt-trois ans une Mayling de dix-huit, qui au fond était plus vieille qu'elle de toute une éternité. Et la cure commença. Monique venait tous les jours voir Mayling et se donnait un mal fou pour sauver ce qu'il était encore possible de sauver. Monique souriait, Monique apportait des bonbons, des chocolats, des livres, et expliquait. Expliquait la vie. Mayling écoutait, mais entendait-elle ? Mademoiselle Hébrart ne voulait pas admettre que Mayling pouvait ne pas entendre, elle luttait contre le vide d'une autre. Pour mieux sentir, pour mieux pénétrer, elle alla voir les parents. La vieille femme obèse pleura en criant qu'elle avait tout sacrifié à sa fille ingrate, et le petit homme garda le silence au cours de l'entretien. Il promit de voir sa fille et ne le fit jamais.

Monique avait l'impression que le monde entier pesait sur ses épaules. Elle se sentait responsable de Mayling, de sa jeune vie, de ses yeux tristes, de son passé et de son avenir. - La clef de l'énigme Mayling où est-elle ? - Se demandait Monique. Elle discuta avec les



psychiatres. - Docteur expliquez-moi, je ne comprends rien, elle est pourtant jeune, si jeune ! - « Je suis absolument sûr que Mayling Shang n'est pas une malade mentale ». - Alors elle est comme vous et moi, bien portante et possède la pleine capacité de ses facultés ? - « Oh non, je ne voulais pas dire ça, vous comprenez... »

Monique ne comprenait pas. Puis, un jour Mayling disparut. Il s'appelait Adolphe, le cycle recommençait. Monique Hébrart ressentit le goût amer d'une défaite imméritée. Mayling, elle, retrouva les chambres sales, les journées grises et le calme indolent des draps qu'on ne change jamais.

\* \* \*

Un minois ravissant, des yeux en amende, et pourtant l'ensemble n'est pas beau. Les traits sont flous, comme inachevés. Mayling le réalise-t-elle ? Elle se regarde calmement dans son miroir et, un bâton de rouge solidement planté entre les doigts, elle imite avec application la ligne de Marilyn Monroe. Soudain la courbe, parfaitement dessinée, de la lèvre supérieure défigure son visage qui devient vulgaire. Mayling est contente. Qu'est-ce que la beauté, sinon ressembler à Marilyn ? Mayling rêve ; soleil sur le toit, dix sous cachés dans la poche ; l'épicerie du coin. Mayling sent le goût monter dans sa bouche, des bulles d'air picotent les narines ; c'est délicieux ! Vite la rue étroite, triste, - le paradis. Dans la rue l'imprévue est au rendez-vous et il n'y a que l'imprévu qui compte. Le sifflement admiratif d'un gars, la couverture d'une revue aperçue au passage, le frôlement d'une veste d'homme... Mayling sourit...

## LES INCOMPRIS

[Retour à la table des matières](#)

Marjorie mord les lèvres pour s'empêcher de pleurer.

Il est dix heures. Elle promène son regard sur les meubles qui remplissent le salon. Jean a toujours détesté ce décor, le jugeant trop moderne. - Quel plaisir peut-il trouver à s'entourer d'objets que les autres ont déjà utilisés et à se contenter d'un petit tapis, sous prétexte qu'il est persan, au lieu d'avoir un mur-à-mur comme tout le monde. Marjorie ne comprend pas ce goût étrange et elle a renoncé depuis longtemps à discuter la chose avec son mari.

La sonnerie du téléphone retentit. - « Comment, tu es seule ? C'est vrai, Jean travaille beaucoup, mais quand même un samedi soir... je suppose qu'il a de bonnes raisons pour ne pas rentrer plus tôt... Comment peux-tu vivre comme ça enfermée dans ta maison ? - Non, je ne critique pas, après tout, chacun s'organise comme bon lui semble. Repose-toi bien et à bientôt ». Marjorie raccroche en pensant qu'elle vient de fournir à sa mère un nouveau sujet de conversation ; le martyre de sa fille...

La clef tourne dans la serrure. C'est Jean. Il est enfin là.

Non, il n'a pas faim, il a mangé. Les pas s'éloignent déjà dans l'escalier. Marjorie éclate en sanglots. Alors il se fâche. Elle essaie de se calmer. Il est rentré, c'est l'essentiel, l'attente solitaire est finie.

\* \* \*

Jean cherche en vain le sommeil. À côté, Marjorie respire doucement. Il regarde avec haine le visage charmant et se sent soudain prisonnier de cette douceur naïve. - « Bon Dieu, pourquoi l'ai-je épousée ! » - Il était jeune et elle très jolie. Pendant des mois, il vécut sous l'empire d'un seul désir : l'avoir enfin bien à lui. Après ce fut tout de suite le gouffre de solitude. L'impression pénible qu'il éprouvait quand sa femme parlait inlassablement : - « Mais oui, ma chère, j'ai trouvé à Paris des tableaux magnifiques, de quoi couvrir exactement le mur au-dessus de ma cheminée. Tu peux même les choisir sur mesure, comme ça aucun danger de se tromper ». Au début, leurs apparitions mondaines se terminaient par des scènes, puis il cessa tout simplement d'entendre. C'était facile, il suffisait de s'habituer.

Jean crispe les poings. - Dix ans d'efforts pour tout avaler et maintenant soudain Isabelle. Quelqu'un avec qui on peut parler vraiment. Une femme d'esprit, capable de réparties brillantes, qui lit, qui pense, qui sait raconter et qui sait se taire, pour mieux écouter. De longues conversations sur Matisse, Sartre, Cocteau et bien d'autres.

- Et tout de suite un réflexe familier et combien désagréable. -« Si quelqu'un les rencontrait par hasard ? Les gens sont si méchants ! » - Il prend soudain une décision. Marjorie fera la connaissance d'Isabelle. Ce sera plus prudent et plus honnête aussi. Après tout, c'est la mère de mes enfants, je lui dois bien ça pense l'homme.

Dehors, le jour se lève et la brume du matin baigne déjà les clochers des églises.

\* \* \*

Les doigts de Marjorie se tordent inconsciemment sur ses genoux. L'idée qu'un hurlement d'enfant puisse interrompre la conversation la

terrifiée. Isabelle Lagigne croise les jambes, parfaitement maîtresse d'elle-même.

- « Une autre tasse de café ? » - « Avec plaisir ». - « Non, je vous remercie, ni sucre, ni crème ».

- Encore une chose qu'ils ont en commun, - pense Marjorie en s'efforçant de suivre la conversation animée, mais parfaitement étanche pour elle.

« Vous souvenez-vous de Renandier ? - Quel professeur ! Quand je revois ces temps-là et que je me rappelle les longues discussions sur les bancs du Luxembourg, je me sens redevenir l'être que je fus autrefois. Après l'université tout change. Mon maître de conférence disait : « Dépêchez-vous d'être intelligente, à trente ans tout le monde l'est ».

« Ici on est vraiment loin de tout. J'ai parfois l'impression que je suis une exilée dans mon propre pays ». - Jean hoche la tête en souriant et s'empresse de renchérir. - « Le Quartier Latin, c'est du passé, mais il nous reste toujours la place de la Concorde, les Champs-Élysées et les terrasses. Je ne comprendrai jamais ce goût qu'ont nos compatriotes pour les sales petits restaurants, où l'odeur de hot dog et des pommes frites, lève le cœur. Et cette musique barbare qu'on entend partout, veux, veux pas. A Paris, tout est beau, tout porte à réfléchir, à penser... La foule a un autre regard, un éclair d'intelligence dans les yeux. Ce n'est pas le troupeau qui rumine du Broadway. Vaut mieux ne pas parler, bien entendu, de nos propres mâcheurs de gomme qui hantent la rue Sainte-Catherine ».

Marjorie n'en peut plus. - Pourquoi regarde-t-il comme ça cette jeune femme ? Et puis leurs souvenirs ne la concernent en rien, ils n'essaient même pas d'être polis. D'un commun accord, ils ont réussi à l'exclure complètement de la conversation. D'une voix qu'elle n'arrive pas à reconnaître, Marjorie dit :

- « Il y a dix ans, Jean, que tu n'es pas retourné en France, il paraît que ça a beaucoup changé. Pour ma part, j'ai trouvé à l'époque les rues bien mal éclairées et les restaurants terriblement chers. Il est vrai que

nous ne sommes pas restés longtemps. Tu étais pressé de retrouver ton bureau et tes affaires ».

Un lourd silence s'étale dans la pièce et soudain un cri strident. Selon son habitude, Henri s'est réveillé. Marjorie se précipite. En haut de l'escalier, elle entend encore Isabelle : « Non, je vous en prie, ne m'accompagnez pas, on a peut-être besoin de vous. je serais désolée de vous empêcher de remplir votre rôle de père... » Le reste se perd dans les profondeurs du hall.

Jean monte et saisit le bras de sa femme. - « Tu n'as pas honte ? » siffle sa voix. « Qu'elle aille vivre à Paris si ça lui plaît tant, personne ne la retient ici, personne, halète Marjorie. Ose me dire le contraire ! » L'homme n'ose pas. Une fois l'enfant calmé il devient gentil et essaie d'expliquer à sa femme, qui sanglote, ce qui ne s'explique pas. Il s'aperçoit à l'occasion qu'il aimerait bien jouer au Pygmalion, mais il faudrait encore en avoir le temps.

Je me crève assez au bureau, sans avoir à me transformer encore, le soir, en gouvernante, pense Jean, et puis, de toute façon, quand on est mère, on n'a plus le droit d'erre autre chose. De soustraire la moindre parcelle de son temps aux enfants qui la réclament.

\* \* \*

La foule animée évolue lentement. C'est l'entracte. Les femmes ne sont pas aussi élégantes qu'on le dit, mais au moins elles ont le goût de bien choisir leur parfum, observe Jean Graineau. « Tu as l'air de chercher quelqu'un », dit Isabelle. Il se rend compte tout a coup qu'elle a raison ; est vrai qu'il cherche, instinctivement, une connaissance, un visage ami. Quelqu'un qui dirait : « Bonjour Jean, comment vas-tu ? » et qui penserait « voilà Jean Graineau, fils de l'industriel Graineau, de Montréal et petit-fils de l'entrepreneur du même nom ». Isabelle insiste : « Qu'as-tu, je te trouve drôle ! » - « Je t'admire, très chère ! » - « Voyons », minaude la femme, et jouant son rôle de coquette cérébrale, elle change tout de suite de sujet. « Pas mal cette pièce, tu ne trouves pas ? » - Comme il ne dit toujours rien, Isabelle enchaîne vite pour meubler le silence qui lui pèse : - « Où irons-nous souper après le théâtre ? »

- Jean pense qu'il faudra encore affronter une nuit trop courte. Il en a assez. Assez d'humiliations, de ne pas être à la page. Assez d'admirer, de regarder, de faire exactement ce qu'il faut pour ne pas décevoir. Assez d'être l'étranger dont l'accent suscite des commentaires. Assez d'être un touriste de plus à qui on ne reconnaît des droits que dans la mesure où il est prêt à payer l'addition.

« Isabelle, je viens de prendre une décision. je rentre cette nuit à Montréal, je suis fatigué ». - « De moi ? » - « De tout ! N'essaie pas de comprendre, tu n'en es pas capable ». - « Ah, je vois ce que c'est, monsieur désire retrouver sa ménagère et la marmaille qui hurle ». - L'ironie ne le touche pas, mais il sent le besoin de venger l'autre. La mère de ses fils.

- « Voyons, Isabelle, tu resteras à Paris, tu t'amuseras et puis un jour tu reviendras sagement au pays pour épouser un bon Canadien avec lequel tu auras beaucoup d'enfants. Permits-moi de te dire, mon petit, que tu n'es pas en réalité aussi différente, aussi particulière, que tu l'imagines. Un peu plus brillante et beaucoup plus oisive, c'est tout ». - Sous le fard, le joli visage se crispe. La bouche en cœur s'ouvre, se referme et s'ouvre encore.

Jean effleure du bout des lèvres la main longue et soignée. - « Adieu Isabelle. - Non, ne m'accompagne pas, je serais désolé de te faire rater le troisième acte ». - Elle s'arrête sidérée. - À quoi bon lui montrer que ça me fait quand même quelque chose de partir - pense Jean. Elle oubliera, de toute façon, très vite. Inutile de se faire des illusions.

C'est seulement à Orly qu'il s'aperçoit ne pas avoir acheté de cadeaux. - Tant pis. De toute façon, il n'aura jamais les mêmes goûts que Marjorie. Un chèque, voilà ce qu'il y a de plus simple. Je mettrai un gros montant pour qu'elle puisse s'acheter beaucoup de ces horreurs qu'elle aime tant.

Dans le petit hublot, les lumières de Paris commencent déjà à s'estomper.

\* \* \*

Marjorie prend le journal sur la table. « Vente de saison... Un désastre a eu lieu dans la ville de Restigouche, où l'incendie dû à une négligence criminelle a causé... » - Jean aurait dit que « causer » devrait être remplacé par « provoquer ». - Les titres dansent devant ses yeux que la lecture fatigue bien plus que de longues heures passées devant une machine à coudre. Manque d'habitude ? D'intérêt ? Difficile à dire.

Quelqu'un marche en bas. Marjorie distingue mal la silhouette qui se profile dans l'ombre du corridor. Puis l'homme entre dans le cercle de la lumière. - C'est Jean, il est enfin là.

« J'ai pu me libérer plus vite que je ne pensais et j'ai décidé de te faire une surprise. Tu m'a beaucoup manqué, tu sais ». - Jean s'écoute parler ; c'est une bonne action qu'il vient de faire puisque le visage de Marjorie s'éclaire d'un sourire timide. D'ailleurs il est vrai que c'est agréable de retrouver sa maison, ses amis, son auto, ses enfants et sa femme. De réintégrer, en quelque sorte, la peau de son personnage. De redevenir l'industriel connu, admiré pour sa culture, son accent « très parisien » et ses manières. Il fait bon de vivre, après tout, dans cette pièce où chaque chose a sa place de sorte qu'il suffit de tendre la main pour la retrouver.

Demain matin, il se replongera dans l'atmosphère de son bureau. Il reverra son personnel, plein d'égards, ses vieux employés respectueux et ses lourds classeurs remplis de dossiers. Dans les couloirs on murmure : « voici le patron, il est de retour » - et il passera indifférent et préoccupé, selon son habitude, faisant semblant de ne rien entendre.

Jean Gratineau soupire d'aise, tandis que Marjorie se demande s'il ne serait pas préférable de déballer tout de suite les valises. Dans la journée, c'est bien difficile, à cause des enfants

Elle est heureuse. Son mari est revenu et Marjorie retrouve avec plaisir la terre ferme et stable de ses habitudes.

## NEZ ROUGE

[Retour à la table des matières](#)

Il était cinq heures de l'après-midi. Le soleil se couchait en taches rousses sur l'herbe du vieux square. Les dernières traces de neige fondaient sous son sourire chaud et la paix baignait le monde. Sur le banc, un homme dormait. Des vêtements sales et déchirés enveloppaient son corps gonflé exagérément par la mauvaise graisse des sans-logis. En somme la nature s'était débrouillée pour lui donner l'apparence d'un banquier sous les vêtements d'un clochard. Car s'en était un, de cette espèce d'hommes tristes qui ont froid, qui ont faim, qui boivent et qui hantent en hiver le refuge de l'Armée de Salut.

Le soleil se coucha tout à fait et l'ombre bleue du soir jeta son souffle sur le visage jaune du dormeur. Il se réveilla, regarda autour de lui et, avec regret, revêtit à nouveau la vie quotidienne, la vie qui lui pesait comme une malédiction. Il trouva dans sa poche un vieux mégot et l'alluma. Les voitures passaient un peu plus loin dans la rue et dans le square désert, le clochard se mit à rêver. Car au fond que pouvait-il faire d'autre ? Après tout un rêve, c'est bien bon marché, ça ne coûte même rien du tout. Absolument rien. C'est bien agréable aussi, presque autant que le sommeil. On plonge là dedans comme dans un gouffre, on oublie qu'on existe, on se débarrasse de ce qui nous embête.

Il se rappela soudain qu'il avait eu autrefois un nom, Maximilien. Depuis longtemps personne ne l'appelait plus comme cela. Il est devenu « Nez Rouge », car à force de boire, c'était l'unique chose qu'il lui



restât de particulier. On le désigna donc d'après le signe le plus distinctif de sa personne parce qu'il était encore utile de l'appeler d'une manière quelconque pour pouvoir lui crier à toute force qu'il ferait mieux de partir, ou pour lui demander des sous. Car au fond que pouvait-on exiger d'autre du vieux Max ? Il n'avait plus rien à donner.

Le clochard pensa à ce temps étrange, où lui, vieille loque inutile représentait quelque chose. Un nom d'homme et même bien plus que cela, un compte en banque, une situation, comme on dit, dans le monde. Oui, il avait tout cela et même une femme bien à lui. A ce souvenir, le vieux Max se sourit à lui-même. Elle était si jolie ! Il l'avait ramassé dans un cabaret de San Francisco. Elle avait ce je ne sais quoi de touchant qui le conquit tout de suite, si bien qu'il l'épousa. Italienne, elle lui parlait parfois dans une langue chantante et incompréhensible ce qui lui donnait envie de faire des longs voyages.

Le vieux Max n'avait pas d'instruction, juste les six classes. Très vite il avait été obligé de gagner sa croûte. Livreur, garçon boucher, vendeur, commis de bureau, Max en avait vu de toutes les couleurs. Et puis un jour subitement, il devint propriétaire d'une petite épicerie. Il travailla, il spécula aussi, il vola un peu. Le magasin prospérait. Puis ce fut l'usine, petite bien sûr, mais qui marcha fort bien, puis un garage, puis des actions, encore des actions, beaucoup d'actions. La grande vie, la belle même. Une maison, une voiture. Max revoyait la Cadillac, et sa femme, toute menue, dans son manteau de fourrure, assise à côté de lui sur le siège. C'était inespéré tout ça ! Mais au fur et à mesure que Max devenait de plus en plus riche il commençait à avoir une foule de copains. Et les copains, n'est-ce pas, ça vous aime généralement beaucoup et par contre coup votre femme aussi.

Ils l'aimèrent si fort et si bien, la jolie femme de Max, qu'un jour il la trouva pas tout à fait seule dans leur appartement, dans une situation qui ne laissait pas beaucoup de place à des doutes. Et comme Max était plutôt du genre des spontanés, il cogna. Il cogna même si fort, que le type mourut sur place. Max fut arrêté et comme cette bonne Amérique n'est pas foutue de comprendre que le crime passionnel ça existe, on le condamna aux travaux forcés.

Dix ans de cette vie-là, ça vous démolit un homme. C'est ce qui arriva et quand on déclara à Max, qu'il pouvait enfin revenir au civil, enlever son costume de cirque, et reconquérir ce qu'on appelle généralement la liberté de vivre, il se retrouva tout seul dans la rue. Vieux, pauvre et démuné de tout. Son nom ! Il valait mieux ne pas l'utiliser, car comme tous les maris trompés n'ont pas la bonne habitude de tuer les amants de leurs femmes, l'affaire de Max avait fait pas mal de bruit. Après s'être servi, à quelques reprises, de sa vraie identité pour chercher un emploi, il s'aperçut qu'il fallait disparaître, devenir un autre.

Ce n'était pas facile. Un homme qui a fréquenté les prisons a toujours des anges gardiens. Des anges qui s'appellent, société de réhabilitation, ou de réadaptation, et qui s'occupent de lui. Max n'y coupa pas. C'était de petites visites, dans des salles spacieuses, au cours desquelles le vieux Max se sentait tout bête sur un plancher bien ciré, devant une dame grisonnante, qui l'interrogeait doucement sur ce qu'il voulait faire dans la vie. Une bonne dame, qui n'oubliait pas de laisser la porte ouverte, pour qu'on l'entende bien dans la chambre à côté. Que voulez-vous, avec un ancien condamné on ne peut jamais savoir...

Et puis un jour Max en eut assez. Assez de la bonne dame bien coiffée, bien corsetée dans sa respectabilité bourgeoise. Un corset qui étouffe tout ce qui n'est pas raisonnable, tout ce qui n'est pas bien pensant. Il était pris, en même temps, d'une irrésistible envie de corriger la gentille madame et comme il n'avait plus rien à perdre Max ne se gêna pas. C'était drôle d'entendre hurler la bonne femme, dont le dentier glissa soudain sur le bureau avec un bruit sec.

Max ne s'est jamais autant amusé que ce jour-là, moyennant quoi, on l'expédia d'urgence dans un hôpital ; pavillon pour les invités de marque, les nerveux, les hyper-nerveux, ceux qu'on nomme également, les fous ! Max y resta un an et apprit une chose essentielle qui devait lui servir par la suite. A savoir, que l'alcool c'est une bien bonne chose, même quand c'est un alcool infecte qu'on vole la nuit dans la pharmacie du service. Quand il sortit de la vénérable enceinte, il ne se formalisa plus, ne s'embarrassa plus de visites à la société de réhabili-

tation et autres institutions du genre. Il buvait désormais toute la journée assis sur le banc d'un square, ou d'un parc.

C'était agréable en été. L'ennui c'est qu'il était difficile de trouver ce sacré alcool. Mais Max se débrouillait pas mal du tout. Parfois il mendiait, parfois il menaçait une jolie donzelle, dans une ruelle, moyennant quoi il obtenait quelques sous par ci par là. En somme il vivait dans un rêve, que l'alcool lui procurait à profusion.

Il faisait déjà tout a fait noir. Max se leva lentement de son banc. Il frissonna en pensant que la vie ne valait pas grand'chose quand on n'a pas mangé depuis plus de deux jours et pas bu, ce qui est bien pire encore. Max eut soudain envie d'avoir chaud. Une envie pressante, une envie qui le prit à la gorge et ne le lâchait plus. Il fallait à tout prix, à sa vieille carcasse un peu de chaleur. Mais où la trouver ? - Dans un restaurant... Il n'avait pas un sou, et d'ailleurs sa figure lui valait le plaisir de voir ces établissements respectables, se fermer automatiquement devant son nez rouge. Tout à coup il vit, devant lui, des portes ouvertes.

Des portes d'une grande bâtisse dont la façade était ornée de deux colonnes. Les colonnes étaient même fort belles et plurent énormément à Max. Il rentra. Dans le hall, il n'y avait personne. Il monta l'escalier, en évitant de toucher à la rampe pour ne pas la salir. Inutile de faire des dégâts pour rien.

Il trouva au premier étage un cabinet de toilette. Il faisait bon. Max resta un instant indécis. Il avait peur de voir quelqu'un arriver, puis s'étendit confortablement sur le carrelage blanc, tout propre, et s'endormit. La grande horloge d'en bas sonnait lentement les heures, la nuit clémente coulait doucement derrière les vitres. Max dormait. Il rêvait même, en s'offrant ainsi le grand luxe des clochards, car rêver sous un toit autre que celui de l'Armée de Salut, c'est rêver doublement. Peut-on, en outre, avoir des cauchemars dans une pièce bien chauffée quand on a l'habitude de dormir toujours dehors, enveloppé dans le manteau noir de la froide nuit canadienne.

Max rêvait à sa femme. Elle était tout proche, toute belle, avec ses cheveux défaits qui faisait comme une auréole. Des cheveux dans les-

quels Max plongeait tout doucement ses doigts. Des cheveux d'une femme, d'une femme qu'on aime de tout son être, de tout son être idiot, et pas cultivé du tout en somme, mais bien sincère et bien profond quand même. Elle était là, avec ses grands yeux ouverts et ses lèvres. Des lèvres que Max embrassa tant et tant de fois. C'est bien curieux les lèvres d'une femme. C'est plus doux, que celles d'un homme, bien plus rouge aussi. C'est tiède d'abord, humide, puis peu à peu, sous les baisers ça devient plus chaud, brûlant même au point de vous brûler le sang. Le sang qui ne fait plus qu'un bond et qui monte à la tête.

Le matin sale perça lentement l'ombre. La nuit clémente commença à fuir. Dans les maisons les réveils sonnèrent et la vie de la grande ville se mit en branle. Endormie d'abord, en se frottant les yeux, en s'étirant doucement dans les lits douillets, puis de plus en plus vive, elle retrouvait son rythme de tous les jours. Les rues se remplissaient des légions de salariés qui affluaient dans les usines et dans les bureaux.

Max se réveilla lui aussi. Quelqu'un venait d'entrer dans la pièce. Il vit soudain sa femme. Elle avait cette expression de peur qu'il lui vit la dernière fois, quand il frappait l'homme, qui avait volé son bonheur. Il voulut se lever, la prendre dans ses bras, la tranquilliser... Il désirait lui dire qu'il pardonnait, que rien n'avait plus d'importance, pourvu qu'il puisse la garder. Oh, il ne voulait rien d'autre. Rien d'autre...

Mais le vieux Max n'avait plus la force de dire toutes ses jolies choses à la femme qui se tenait devant lui. Max venait, en effet, de mourir en murmurant, à une dactylo paralysée par la peur, un pauvre « chérie », qui malgré qu'il venait du fond de son cœur, n'avait plus aucune importance pour personne. Petit mot aussi inutile, que le vieux Max lui-même et aussi dénué de sens que l'existence de l'homme qui venait de le prononcer pour la dernière fois.

## L'ORGANISTE

[Retour à la table des matières](#)

C'était une nuit douce et chaude. Parmi les étoiles, qui se chargeaient de rappeler aux hommes que la vie peut être une merveilleuse aventure, se faufilaient de petits insectes lumineux. Ces minuscules lumières clignotaient puis s'arrachaient soudain du firmament pour plonger dans le vide avec un drôle de sifflement qui creusait un sillage de bruit pénétrant jusqu'aux cœurs pétris d'angoisse. Le sifflement lugubre de la mort. La terre tremblait sous le choc des détonations. De temps en temps un splendide feu d'artifice s'élevait au-dessus de la petite ville. Quelque part des hommes et des femmes hurlaient. La peur bestiale était là répandue parmi les maisons aux fenêtres voilées de crêpe. À intervalles espacés, des canons tiraient dans l'obscurité sans atteindre les avions qui dansaient l'infernale sarabande.

Bruno regardait tranquillement le spectacle. Il n'avait pas peur. Sa vie pesait peu. Une vie obscure, mais riche. Depuis l'âge de six ans, Bruno savait qu'il serait organiste. Obsédé par l'atmosphère de la vieille église, par le clavier de l'orgue, tellement difficile à dompter, il vivait dans un rêve qui lui était propre. À force de travail, d'efforts et de privations, il était devenu à vingt ans le meilleur organiste de la région. Tout était simple alors, facile et savoureux comme le bon pain que pétrissaient les mains laborieuses de sa mère. C'était trop beau pour durer. - La guerre éclata...

L'armée n'avait pas voulu de lui, jeune homme fragile, menacé de tuberculose. Il était resté donc, à la grande joie des siens, et à sa

grande honte, dans la maison familiale. Le vieux curé fit même plusieurs prières spéciales pour remercier le Bon Dieu de ne pas l'avoir privé de son organiste. Bruno passait ses journées à jouer et il arrivait ainsi à oublier les journaux, les nouvelles et tout ce vaste monde agité qui se resserrait de plus en plus autour de sa petite ville natale. Le jour où elle commença à son tour à servir de cible Bruno pensait que sa famille était trop modeste pour que la mort puisse la menacer. Ce en quoi il se trompait car la mort pendant cette guerre-là fut particulièrement démocratique et n'épargna personne. Ainsi donc mourut toute sa famille sans avoir le temps de s'apercevoir qu'une grande injustice lui avait été faite. La chose se passa très vite et aucune trace ne subsista de la maison des Lenz, sauf un tas de pierres et de ferraille tordue.

La sonnerie du téléphone le lit sursauter. C'était le curé qui n'arrivait plus à calmer les gens, pris de panique, qui s'étaient rassemblés dans son église. L'organiste passa en hâte une veste et sortit.

La masse sombre et imposante de la vieille construction gothique dominait les petites maisons. Que pouvaient les bombes contre cette vétuste maison de Dieu que personne ne pourrait jamais détruire, que personne n'oserait jamais attaquer...

Bruno pénétra à l'intérieur, et une odeur de transpiration frappa ses narines. Le calme habituel avait fui l'église. Sur les dalles froides, s'entassaient des centaines de femmes, d'enfants et de vieillards. On criait et on pleurait. Loin, tout à fait au fond, la lumière immatérielle d'une seule bougie éclairait faiblement la tête blanche du curé. Un murmure de prières montait de l'autel central.

Bruno grimpa les marches de l'escalier en s'excusant de déranger les gens qui se serraient contre la rampe. Il atteignit l'orgue. Délicatement il caressa les touches. La plainte lugubre cessa et le silence se fit. Bruno, l'organiste célèbre, l'organiste connu dans tout le comté, jouait. À travers les vitraux, il voyait la danse des langues rouges qui léchaient l'ombre. Sous la voûte tout était de nouveau musique, grandeur et puissance bienveillante qui rassurait. Le sifflement des montres devenait comme feutré et la peur cessait d'avoir prise. La petite flamme de la bougie continuait à vaciller.

Tout à coup un souffle puissant fit gémir l'église. Un bruit sec pénétra sous les combles et un cri inhumain, un cri déchirant, traversa les nuages de poussière. La bombe était tombée.

À moitié ivre d'une ivresse étrange, Bruno jouait de toutes ses forces, de toute son âme. Il avait l'impression que rien ne pourrait désormais arracher ses doigts du clavier. Que ses pieds et ses mains étaient rivés à l'instrument, unique salut de cette multitude humaine qui ne respirait plus.

À l'aube, les équipes de secours retrouvèrent dans l'église démolie un seul survivant : Bruno Lenz qui jouait toujours, protégé par l'unique mur resté intact. Pendant qu'on sortait les cadavres sur des civières de fortune, deux pompiers arrachèrent à grande peine l'organiste agrippé à l'orgue qu'il ne voulait pas quitter. L'organiste de talent, Bruno Lenz avait perdu la raison.

\* \* \*

Ce fut un fou plein de douceur que la petite ville abrita avec amour. Il vivait tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Incapable de former des phrases, incapable de communiquer avec le monde extérieur, il se taisait. Dans l'église démolie, la galerie qui menait vers le chœur était restée intacte. Bruno pouvait donc continuer à jouer.

Les gens s'arrêtaient dans la rue, s'asseyaient sur les marches et écoutaient. Quelques vieux, que la guerre oublia au village, avaient réparé le pan du toit pour abriter l'instrument de la pluie. Cette oeuvre charitable avait même survécu à la guerre jusqu'au jour mémorable où le nouveau curé amena l'architecte pour étudier les plans de la reconstruction. Des ouvriers arrivèrent peu après et Bruno perdit son royaume. La nuit seulement il osait pénétrer dans l'église où l'accueillait le spectre des échafaudages et l'odeur écoeurante de la peinture. Mais l'orgue, son orgue à lui, n'avait pas été déplacé, et Bruno jouait en regardant la lune à travers les plaies béantes des fenêtres.

Il ne se souvenait de rien, ne remarquait rien. Pourtant la guerre était finie. Des soldats américains venaient l'écouter. Quand ils demandaient qui jouait ainsi, on leur racontait, moyennant une tablette

de chocolat, ou un paquet de cigarettes, l'histoire de Bruno Lenz. Ils partaient émus en songeant au génie de l'organiste qui défiait la mort. Tout le monde au village était d'accord qu'il ne fallait pas empêcher Bruno Lenz de troubler le sommeil des honnêtes gens. Tout le monde, à l'exception du nouveau curé.

Le père Wolfgang n'aimait pas le pauvre fou et le poursuivait de son antipathie, d'autant plus violente que de jeunes paroissiens profitaient des récitals nocturnes pour s'embrasser sur les marches de l'église. « Il faut envoyer Lenz à l'hôpital » - déclara-t-il au maire. Le maire, bon bougre, frappa son ventre opulent et jura que Bruno ne guérirait jamais. Que d'ailleurs il serait inhumain de l'enfermer dans un asile puisqu'il ne faisait de mal à personne et chantait la gloire de Dieu, bien mieux que beaucoup d'autres, sains de corps et d'esprit. Père Wolfgang attendit, mais ne céda pas.

L'affaire en resta là jusqu'au dimanche où l'église se remplit à nouveau de fidèles. La vieille bâtisse gothique n'avait plus sa beauté première, mais reconstruite aussi soigneusement que possible, restait imposante. Bien sûr, les murs fraîchement refaits sentaient la peinture, mais les paroissiens avaient retrouvé avec joie les bancs placés à l'endroit même où ils avaient pris, depuis des générations, l'habitude de s'agenouiller. On était reconnaissant au nouveau curé d'avoir réussi, à force d'énergie et de démarches, à réaliser ce miracle. On n'osa donc pas trop protester en voyant partir Bruno Lenz dans la voiture blanche marquée d'une grande croix rouge.

\* \* \*

Bruno Lenz n'avait pas compris ce qui lui arrivait et n'avait même pas eu le temps de se débattre. Mais bientôt l'organiste, autrefois calme et inoffensif, se transforma en fou dangereux qui frappait de ses poings les murs, les portes et les étrangers qui s'approchaient de lui. Il voulait partir ; aller errer dans les champs, libre et solitaire, pour mieux retrouver, à la tombée de la nuit, son orgue. Il souffrait mille morts dans la prison blanche où on l'enferma pour son bien et où on s'appliquait à lui rendre la raison.



Des mois passèrent. Bruno était devenu apathique, insensible et maigre à faire peur. On n'avait plus besoin de le surveiller. Tout désir de fuite s'était évanoui. Dehors le printemps se réveillait et, à Pâques, les hommes refusèrent d'entendre jouer de l'orgue. Le Père Wolfgang n'y pouvait rien. Son église devait rester muette jusqu'au retour de Bruno Lenz. Les gens attendaient Bruno et un jour Bruno arriva.

Vieilli, pâle comme un spectre, tremblant de tout son corps, il courut tout de suite à l'église. Le bedeau qui l'avait reconnu avec peine lui cria que l'orgue était toujours là-haut. Que personne n'avait osé le toucher en son absence sauf lui qui l'époussetait tous les jours de ses mains perclues de rhumatisme.

Assis devant le clavier, Bruno ne l'entendait pas. Combien de fois avait-il rêvé ce moment, combien de fois avait-il joué pour lui tout seul, sur la couverture de son lit, dans la grande salle blanche de sa prison. Combien de fois avait-il entendu le son de cet orgue unique au monde !... Il appuya sur les touches, déplaça les boutons ; mais l'orgue resta muet. L'instrument ne voulait pas de cette épave, il refusait de répondre à l'appel de l'organiste. Alors l'homme s'acharna. Une cacophonie étrange remplit l'église. Un assemblage de fausses notes. Une musique de l'enfer et de la folie. Le bedeau horrifié s'était enfui. Bruno sentait la sueur perler sur son front, ses doigts trembler et ses pieds s'enkyloser sur les pédales. Vaincu enfin, à bout de force, il se leva.

Lentement, il approcha de la galerie et s'appuya sur la rampe qui brillait de son bois sombre. Il regarda les bancs, l'autel... La lumière accrocha sa pupille et il lui sembla revoir à travers les vitraux, le feu qui léchait le firmament. L'orgue jouait maintenant et Bruno écoutait sa musique douce qu'il était le seul à entendre. Tout-à-coup il vit à ses pieds une foule qui entraînait en hurlant. Il la supplia de se taire, mais elle ne voulait rien comprendre et quelques hommes s'approchèrent même de l'escalier qui menait vers le chœur. Ils veulent m'empêcher de jouer - pensa Bruno. Prompt et lesté, il sauta dans le vide.

Sur les dalles froides de l'église gisait le corps inerte de Bruno Lenz. L'organiste était mort.

\* \* \*

Le père Wolfgang était devenu, depuis ce temps là, étrangement soucieux. Comment ne pas être soucieux, en effet, quand la raison commence à vous trahir. Le curé ne comprenait pas ce que les meilleurs spécialistes n'arrivaient pas à expliquer. Son orgue ne jouait plus. Tout était apparemment en ordre, mais les touches ne rendaient que des sons affreux et décousus. « C'est le choc provoqué par les bombardements », disaient les experts. Pourtant tout le monde se souvenait que Bruno Lenz avait joué souvent par la suite et le curé n'arrivait pas à oublier comme il jouait bien.

Ébranlé, le père Wolfgang priait longuement pour le repos de l'âme de l'organiste. Il sentait bien que le village le rendait responsable de ce qui était arrivé. Fidèles au-delà de la mort, les paroissiens opposaient une résistance passive et inébranlable à l'acquisition d'un orgue nouveau. La belle église, reconstruite à grande peine, resta donc muette. L'instrument inutile est toujours là, bien en place, et le bedeau n'oublie jamais de l'épousseter.

Fin du texte